



Serge Tcherkézoff

On trouvera dans ce dossier les pages des journaux des premiers visiteurs (Bligh, Cook, etc.) et des premiers missionnaires (18e et début 19e siècles) qui mentionnent les "MAHOO": ma trad. FR suivie des originaux EN

Vous avez dit *troisième* sexe ?

Les transgenres polynésiens
et le mythe occidental
de l'homosexualité

pages FR extraites de l'ouvrage "Vous avez dit..." (2022), pages EN extraites de D. Oliver, Ancient Tahiti Society UH Press 1974
Ouvrage publié avec le soutien du Centre de recherche et de documentation sur l'Océanie
CREDO

AU VENT DES ÎLES



des extraits de toutes les sources anciennes européennes contenant des indications sur quelque domaine que ce soit à propos de la société tahitienne. Parmi ces pages, un long chapitre sur la sexualité, dont une dernière partie intitulée par Oliver « *Homosexuality* », regroupe les notations anciennes sur les Mahoo. Ces notations qu'Oliver a pu retrouver et rassembler ne constituent que quelques pages, mais on sait aujourd'hui que sa recherche sur les manuscrits fut aussi exhaustive que possible et on ne peut guère espérer de nouvelles découvertes. Nous reviendrons sur la vision qu'avait Oliver, mais lisons d'abord, grâce à cette compilation, ce que les visiteurs européens de l'époque ont retenu.

Les Mahoo tahitiens rencontrés dans les années 1780-1820

Les premières observations furent notées par Bligh en 1788-89, Mortimer en 1789, Morrison en 1790 et Hamilton (avec le capitaine Edwards) en 1791 ; puis c'est le tour des missionnaires, Wilson et Jefferson en 1799-1801, Turnbull en 1813 et Crook en 1821³.

Le capitaine Bligh

La toute première observation disponible est donc celle du capitaine William Bligh. La *Bounty* est à Tahiti de fin octobre 1788 à début avril 1789. Nous sommes déjà dix-sept ans après la création et la diffusion du mythe créé par la publication du récit de Bougainville en 1771 (« leur seule passion est l'amour... ») ; et l'on comprend en effet la curiosité de Bligh — il le dit lui-même — qui le pousse à regarder du côté de la sexualité ; puis son étonnement d'apprendre qu'il y a des relations intimes entre les hommes. Bligh est chez le chef local Taina⁴ (« Tynah ») et l'épouse de ce dernier, Itia (« Iddeeah »). Une personne présente attire son attention :

Lors de ma visite ce matin à Tynah et son épouse, je trouvai avec cette dernière une personne qui, quoique je fus certain que c'était

3. Pour les références bibliographiques, voir Oliver (1974 : 369-374), ainsi que ses notes (p. 548) et sa bibliographie (pp. 1367 et suiv.).

4. Cook avait rencontré ce chef en 1773 et avait écrit « Otoo », le nom qu'il avait entendu ; il s'agissait donc de « o Tu » (« je suis, ou il est, Tu »), Tu étant le début de l'un des noms portés par ce chef, lequel devint, peu après la visite de Bligh et à la suite de ses conquêtes locales, le « roi » Pomare I^{er}.

un homme, paraissait très efféminée [litt : présentait de nombreux signes d'efféminement (*great marks of effeminacy*)], et suscita chez moi des conjectures dont je voulais savoir si elles avaient quelque fondement. J'ai demandé à Iddeeah qui il était. Elle me dit sans hésitation qu'il était un de ses amis et d'une classe de personnes qu'on trouve couramment à Tahiti (*Otaheite*) et qui sont appelés Mahoo⁵, que les hommes ont de fréquentes relations (*connections*) avec lui et qu'il vit, observe les mêmes cérémonies, et mange à la manière des femmes. La féminité [litt : l'efféminement *effeminacy*] de la manière de parler de cette personne me fit croire qu'il avait subi une castration, et qu'il faisait d'autres choses non-naturelles et choquantes, en particulier j'avais quelque idée de ce qui est courant dans ces mers. Cependant toutes mes suppositions étaient erronées, à ceci près que d'autres choses tout aussi dégoûtantes étaient commises. Étant déterminé, soit à disculper ces personnes de ces crimes qu'ils commettraient entre eux, soit à prouver que c'était bien le cas, j'ai demandé à Tynah de me donner des informations. Aussitôt, une douzaine de personnes (*people*) et lui-même [le Mahoo] (*even the Person himself*) répondirent à toutes mes questions sans retenue et me donnèrent la présentation suivante des Mahoos.

Ces gens, me dit Tynah, sont choisis à l'âge d'être garçon et sont placés avec les femmes dans le seul but d'une intimité charnelle avec les hommes (*solely for the caresses of the men*). À ce moment, le jeune homme [le Mahoo] ôta le vêtement qu'il portait, pour me montrer ses parties (*the connection*). Il avait l'apparence d'une femme, car son pénis et ses testicules étaient tirés par en-dessous, selon une technique répondant à leur coutume ; ceux qui ont des relations avec lui trouvent à satisfaire leur désir bestial entre ses cuisses, mais ne sont pas pour autant des sodomites (*are no farther Sodomites*) car tous nient pratiquer ce crime. En examinant ses parties (*privacies*), je les ai trouvées très petites, les testicules même particulièrement petits, d'une taille correspondant à un gamin de 5 ou 6 ans, et bien molles comme si elles dépérissaient et ne pouvaient s'élargir, de sorte qu'il me paraissait être de fait un eunuque, comme si ses testicules avaient été enlevés. Les femmes le traitent comme une des leurs, et

5. À l'époque, le -oo- est la manière anglaise habituelle de noter le son « ou » : *taboo* pour tabou, etc.

il suit tous les interdits que les femmes observent, et reçoit le même respect et l'estime qu'elles-mêmes reçoivent.

Il est étrange que dans un pays aussi prolifique⁶ (*prolific*) les hommes soient conduits à rechercher de façon aussi bestiale une satisfaction sexuelle (*such sensual and beastly acts of gratification*). (Bligh 1789 : 11, 16-17)

Mortimer, Morrison, Edwards

Peu après, un navire commercial anglais commandé par J.H. Cox, en route vers Canton, fait relâche à Tahiti (en août 1789, soit quatre mois après le départ de Bligh). Le lieutenant George Mortimer a relaté ce voyage. Pour la visite à Tahiti, il mentionne une anecdote lors d'un *heiva*⁷ (danse cérémonielle):

Je ne peux m'empêcher de raconter un événement très amusant (*droll*) qui survint à la fin d'un de leurs Heivas nocturnes. Attirés par le son des tambours et le grand nombre des torches allumées, deux compagnons de mon expédition et moi-même nous nous rendîmes à terre un soir pour voir l'une de leurs performances (*exhibitions*). Nous prîmes place parmi quelques-uns de nos amis que nous retrouvâmes sur place. L'un des messieurs qui m'avaient accompagné à terre se mit en tête d'être très attiré par l'une des filles qui dansaient, du moins c'est ce qu'il croyait voir. Il alla vers elle et lui offrit des perles et d'autres babioles, interrompant ainsi, en partie, la performance (*performance*) en cours. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand, après la fin de la performance, après avoir entrepris de persuader la fille de le suivre à bord de notre navire — ce qu'elle accepta — il découvrit que la supposée demoiselle, une fois débarrassée de ses habits cérémoniels, n'était autre qu'un joli et fringant garçon (*a smart dapper lad*). Les Otaheiteans quant à eux prirent un si grand plaisir à voir cette confusion qu'ils nous suivirent jusqu'à la plage avec des cris et éclats de rire répétés. Et je crois pouvoir dire que cette anecdote a fourni un excellent thème pour produire une de leurs comédies. (Mortimer 1791 : 47)

6. Difficile de deviner ce que Bligh avait en tête avec ce mot : le grand nombre d'enfants dans chaque famille ou bien le thème de Bougainville à la fois sur les femmes disponibles et sur la sexualité comme prétendue préoccupation unique de la vie collective ?

7. Cette anecdote fut déjà repérée dans les années 1950 : Bengt Danielsson s'en servit dans son *Love in the South Seas* (voir notre chap. 3).

Une information est intéressante dans cette anecdote (s'il s'agit d'un Mahoo car le récit ne précise pas davantage) : il dansait apparemment dans la rangée des filles, et non celle des hommes ; ce qui confirme les mots de Bligh : les Mahoo vivaient avec et comme les femmes.

Nous avons aussi le récit de Morrison. Les spécialistes du Tahiti ancien savent à quel point le témoignage de ce jeune marin anglais est précieux, puisque son auteur a passé plus d'un an à Tahiti (entre 1789 et 1791, avec l'équipage de Bligh, puis après la mutinerie en mer qui le fit revenir à Tahiti⁸), vivant avec les insulaires et devenant rapidement un bon locuteur. Pour le Tahiti de l'époque, Morrison est le seul observateur étranger intégré et de longue durée qui a pu transmettre par écrit ses souvenirs⁹. Il confirme Bligh :

En plus des diverses classes et groupes sociaux déjà présentés, ils [les Tahitiens] ont un groupe d'hommes appelés Mahoo. Par certains côtés, ils sont comme les eunuques de l'Inde, mais ils ne sont pas castrés. Ils ne forment jamais de couple avec une femme, mais vivent tels qu'ils sont. Ils s'épilent les poils de la barbe et s'habillent comme les femmes, dansent et chantent avec les femmes et ont une voix aussi efféminée (*effeminate*) qu'elles. Le plus souvent, ils excellent dans le travail manuel qui consiste à fabriquer et peindre le tissu d'écorce, à faire des nattes et tous les autres travaux des femmes. Leur

8. Après le séjour à Tahiti de l'expédition de Bligh (de fin octobre 1788 à mars 1789), puis la mutinerie en mer dans les eaux de Tonga, quelque 2 500 km plus à l'ouest après avoir quitté Tahiti, Morrison s'était retrouvé enrôlé parmi les mutins de la *Bounty*. Après la tentative de s'établir à Tubuai, une fois revenu à Tahiti, il resta avec le groupe des mutins, puis, après le départ définitif de Fletcher et de la majorité d'entre eux, Morrison resta sur place en vivant parmi les Tahitiens (septembre 1790 – mai 1791), pendant que Fletcher et ceux qui l'avaient suivi étaient repartis pour l'inconnu puis arrivés à Pitcairn. Fait prisonnier en mai 1791 (avec les quelques autres mutins restés à Tahiti) par l'expédition punitive envoyée par Londres (Bligh et les officiers qui lui étaient restés fidèles avaient, miraculeusement, réussi à gagner l'Indonésie, après une navigation épique dans une chaloupe depuis le lieu de la mutinerie, au large de Tonga), il raconta ses souvenirs dans sa cellule, croyant vivre ses derniers jours (il fut finalement gracié). Ses propos ont été recueillis par un homme d'église qui le visitait régulièrement en prison ; ce journal a circulé, mais ne fut retrouvé et publié que dans les années 1930.

9. Il ne fut précédé que par Maximo Rodriguez, qui fit partie de la visite par les Espagnols au début des années 1770 ; malheureusement, la partie essentielle de son récit a été perdue. Pour le contenu accessible, et sous réserve d'examens ultérieurs, il semble que ni le terme *māhū*, ni même le rôle social des *māhū* n'aient été relevés dans les récits des voyages espagnols des années 1770 (communication personnelle en août 2019 de Liou Tumahai, qui connaît bien cette littérature et a étudié de très près le texte original de ce qui reste du journal de Maximo Rodriguez (Tumahai 1997, 2000)).

amitié est ainsi recherchée, et l'on dit, mais je ne l'ai jamais vu moi-même, qu'ils ont des rapports (*converse*) avec des hommes avec la même intimité que le font les femmes ; cependant, je ne le tiens pas pour un fait avéré, car je n'ai jamais rencontré une personne à qui l'idée ne paraissait pas détestable. (Morrison 1935 : 238)

Vivre avec et partager les travaux des femmes est ainsi amplement confirmé. Les dernières lignes citées sont aussi d'un grand intérêt. Elles montrent que les rapports intimes entre Mahoo et hommes hétéronormatifs étaient connus (« dit-on ») mais n'étaient pas une activité publique et courante, puisque Morrison ne l'a jamais vu alors qu'il vivait dans l'intimité de certains clans et grands chefs tahitiens. C'est donc le contraire de ce que certaines généralisations trop rapides de visiteurs pressés ont pu laisser penser¹⁰, à commencer par celles de Bligh disant avoir compris de son interlocuteur que les Mahoo sont éduqués « dans le seul but d'une intimité charnelle avec les hommes ». Si le capitaine anglais possédait déjà des listes de vocabulaire du tahitien permettant d'échanger quelques propos, on peut fortement douter de sa capacité linguistique à noter des nuances comme « dans le seul but de » et il faut laisser ouverte l'hypothèse d'une accentuation apportée par Bligh lui-même, reflétant sa propre surinterprétation.

Ou encore, comme Edwards le laisse entendre en 1791 (quand il est à Tahiti à la poursuite des mutins de la *Bounty*):

Sur cet îlot [... Tetiaroa], ils envoient des garçons pour la même raison [déjà indiquée plus haut : « pour qu'ils aient une peau claire, en suivant une alimentation maigre uniquement à base de poisson »], des garçons qu'ils gardent pour servir à des fins abominables. (Edwards et Hamilton 1915 : 113)

Le but « abominable » n'est pas commenté davantage. En revanche, la remarque sur la peau claire, si Edwards a bien compris, nous intéresse. Diverses restrictions (alimentaires, ne pas être hors des maisons et donc exposé au soleil) concernaient les jeunes filles (toutes ou celles de haut rang, on ne sait), afin qu'elles conservent la peau claire, ce qui était très valorisé. Il ne s'agissait pas de beauté

10. Les propos de Morrison nous avaient déjà été précieux pour rectifier les généralisations d'un Bougainville sur la disponibilité sexuelle des jeunes Tahitiennes (voir *Tahiti 1768* : chap. 14).

dans le but d'attiser le désir sexuel des hommes. La valeur était cosmologique : tout ce qui est « blanc-brillant-solaire » attire le regard des dieux, dans une logique cérémonielle de la fécondité et des pouvoirs de vie (voir notre *Tahiti 1768* : chap. 7). Sans aller jusqu'à penser que les Mahoo avaient un rôle cérémoniel, la remarque nous montre au moins, là aussi, une forte identification des Mahoo aux jeunes femmes.

Les visites des premiers missionnaires

Le second ensemble de notations émane des premiers missionnaires, dix ans après Bligh : Wilson et Jefferson en 1799, puis Turnbull en 1818 et Crook en 1821.

Wilson donne quelques précisions :

Dans divers districts de l'île, on trouve des hommes habillés comme des femmes, qui fabriquent le tissu d'écorce en compagnie des femmes ; ils doivent suivre les usages des femmes pour se nourrir et se vêtir ; ils ne peuvent manger avec les hommes, ni même la nourriture des hommes, mais ont leurs propres jardins pour cultiver ce qui leur sera utile. [...] Comme je posai mon regard sur cet individu (*the fellow*), il se cacha le visage ; j'ai cru d'abord que c'était un geste de honte, mais j'ai remarqué ensuite que c'était pour faire comme les femmes (*a womanish trick*). Ces mawhoos choisissent ce mode de vie dégradant (*vile*) quand ils sont jeunes : ils mettent les habits des femmes, font les mêmes tâches qu'elles, respectent les mêmes interdits pour ce qui concerne la nourriture, etc., et cherchent à être courtisés par les hommes, comme le font les femmes, que dis-je, ils sont même plus jaloux que les femmes envers les hommes avec qui ils cohabitent, et ils refusent dans tous les cas de coucher avec des femmes. Il nous faut jeter un voile sur d'autres pratiques trop horribles pour être décrites. Ces mawhoos, en groupes de six à huit, sont gardés (*are kept by*) par les principaux chefs. Ces pauvres mécréants [la population en général] sont si dépravés (*depraved*) que même les femmes ne méprisent pas ces individus [les « mawhoos »], au contraire elles ont des liens d'amitié avec eux. (Wilson 1799 : 156, 198)

Jefferson a quelques propos généraux puis des anecdotes précises :

[...] les vils penchants de ces mécréants [...], les hommes délaissant l'usage naturel des femmes pour nourrir des désirs ardents entre eux, faisant l'un avec l'autre les choses les plus inconvenables. On dit que Otoo [le chef Tu] ne cohabite jamais avec sa femme mais dispose d'un certain nombre de garçons avec lesquels il satisfait son désir [...] (Jefferson 1799 : journal du 8 juin, LMS Archives)

[Jefferson remarque un jour que, dans un groupe de femmes qui voulait visiter la maison du frère Henry, se trouvait un homme] [...] qu'on n'aurait pas distingué des femmes si ce n'étaient par des traits un peu plus rudes et une voix plus basse : cet homme s'adonne au péché abominable de la sodomie¹¹. Nous avons appris récemment que c'est l'habitude pour certaines personnes, depuis leur jeunesse, de se placer ainsi à part des autres dans ce but avilissant. Ils vont avec les femmes, suivent tous leurs usages, mangent, boivent et dorment en leur compagnie, et font tout le travail des femmes pour préparer le tissu d'écorce, etc., et ils prostituent leur corps aux hommes commettant le péché que j'ai mentionné. Ils ne cohabitent jamais avec des femmes, seulement avec des hommes. Ils ne sont pas payés par les hommes, ce sont eux qui payent des hommes pour pécher avec eux. Certains sont si efféminés (*effeminated*) qu'on ne peut les distinguer des femmes, que ce soit par l'allure, la voix, les manières de se comporter. Quand on s'adresse à eux, on les appelle par le même mot d'affection que les hommes usent envers les femmes, ou les femmes entre elles, Pataa [...]. (Jefferson, entrée du 22 août 1800, LMS Archives)

On notera la remarque sur le fait que c'est le Mahoo qui donne des cadeaux à son partenaire hétéronormatif, en contradiction complète avec l'interprétation occidentale habituelle : celle de la « prostitution » et l'idée que l'on « réserve » quelques jeunes hommes « pour le service sexuel des chefs » ; mais la remarque est en accord avec ce qu'on peut observer aujourd'hui avec les hommes féminins de Samoa et de Tonga, du moins dans les relations interpersonnelles qui se nouent loin de la prostitution urbaine.

11. Rappelons à nouveau que, souvent, le terme à l'époque n'a que le sens très général de toute forme de sexualité « non-naturelle » (voir ci-dessous un bref historique).

Un peu plus tard, le même Jefferson décrit avec horreur la surprise qu'il eut d'entendre de la part du frère Henry le récit concernant un chef et un Mahoo en pleine action :

Le chef de Hapyano fut surpris en train de commettre un acte bestial avec un autre homme, un acte qui n'a peut-être pas existé même dans le royaume de Sodome et Gomorrhe. Notre groupe était occupé à un travail linguistique dans l'un des appartements du frère Henry, avec le chef et deux ou trois autres personnes. Durant quelque temps, le chef s'allongea à terre dans la pièce, sur l'étoffe d'un de ses serviteurs (*attendant*), comme s'il avait l'intention de dormir. Après la fin de nos travaux, nous sommes sortis, et le frère Henry, ne voulant pas déranger, laissa Paete [le chef] et le serviteur dans la chambre. Peu après, revenant sur ses pas pour une raison quelconque et entrant dans la maison sans prévenir, Henry aperçut bien assez pour le persuader qu'un acte bestial des plus singuliers et des plus horribles était commis : le chef ayant dans sa bouche la ___ de l'autre homme. Les Otaheiteans s'adonnent à la luxure la moins naturelle possible, sans doute plus que n'importe quelle autre nation au monde. (Jefferson, entrée du 12 février 1801 de son journal)

Jefferson a-t-il bien compris ce qu'Henry lui a raconté, ou bien, dans ses notes, aurait-il inversé les rôles entre le chef et le Mahoo ? Mais le fait que, à l'occasion, le partenaire donnait le plaisir au Mahoo est évidemment concevable (et parfois attesté, concernant les *fa'afāfine* samoans de l'époque contemporaine, voir notre chap. 8). Quoi qu'il en soit, retenons ce contraste « culturel ». Pour le missionnaire, la fellation est encore plus horrible que tout ce qui pouvait se passer à « Sodome et Gomorrhe ». Pour les Tahitiens, Paumotu et Samoans, nous aurons l'occasion de lire que c'est au contraire la sodomie (au sens restreint) qui est une horreur en comparaison de la fellation.

Oliver ajoute qu'une « information supplémentaire » sur la fellation se trouve dans un post-scriptum du récit de Turnbull, dans lequel celui-ci décrit les Mahoo comme « un groupe d'hommes dont la profession avérée est si abominable que la politesse que nous devons conserver dans notre langage ne peut accepter d'en dire plus » (Turnbull 1818 : 382). Toutefois, précise Oliver, « Turnbull

trouva un peu plus loin à passer par-dessus ses scrupules et décrit brièvement en quoi consistait “l’abomination” en question » :

Ils [les hommes] mettent le pénis dans la bouche du pauvre hère, et vont jusqu’à émettre le sperme, que le malheureux avale énergiquement comme s’il s’agissait de la vigueur et de la force de cet homme, croyant sans nul doute augmenter sa propre force (ou virilité). (Turnbull 1813 : 382)

Remarquons à ce sujet qu’aucune observation concrète en Polynésie, à cette époque ou plus tard, ne permet d’imputer avec certitude cette dimension supplémentaire à la fellation entre hommes et Mahoo/*māhū* (et dans tous les contextes de relations entre effeminés et hétéronormatifs). Qu’il y ait (à l’occasion ?) ingestion de sperme par la fellation est attesté (voir notre chap. 3 pour Tahiti : l’enquête de Levy des années 1960). Mais on peut penser que cette idée d’une force vitale acquise par l’ingestion de sperme est une surinterprétation de Turnbull. On peut se souvenir qu’on aborde alors les années où d’autres, comme Moerenhout peu après, vont systématiquement chercher une dimension mystique à la sexualité tahitienne en général (Notre *Tahiti 1768* : 463 et suiv.). Persuadés par leur lecture des premiers voyageurs que la sexualité est une obsession constante des Tahitiens, cherchant alors à expliquer celle-ci en disant qu’elle relève de « la coutume », ces visiteurs (qui ne peuvent plus croire, comme Bougainville, être simplement arrivés sur une terre de l’âge d’or) vont chercher des explications culturelles-sociales à cette place « centrale » que la sexualité aurait dans le mode de vie social local, au lieu de remettre en cause l’idée même de cette soi-disant place centrale (ou « orientation de base », comme le dira Oliver en 1974 (voir ci-dessous).

Cependant, une remarque pour le Hawai’i ancien, que nous retrouverons au chapitre suivant, peut créer le doute : elle mentionne le caractère « sacré » de la semence d’un *ari’i* (voir notre chap. 2). Et dans son enquête des années 1960 à Tahiti, Levy a lui aussi entendu cette théorie, mais de la part d’un seul informateur connu par ailleurs pour être quelque peu inventif (le fameux « Toni » qui inventa l’idée de la présence obligatoire d’un *māhū* — mais un seul — par village).

Le révérend Crook, enfin, a pris quelques notes en 1821 à propos du grand chef Pomare, qu'il appelle « roi » (Pomare II). Il indique que « Pomare a eu un favori (*favorite*), peut-être répondant au nom de Toetoe et il y eut un temps où il vivait avec lui à Matavai de façon détestable » :

Au moment du repas, ce détestable courtisan (*pander*) s'asseyait à côté sur une chaise basse. Le roi coupait un morceau de viande, le mettait dans un plat qu'il lui passait et ce dernier le prenait, retournait à sa place [Oliver ajoute entre crochets : « sans doute à la place réservée aux femmes »] et mangeait. Après cela, il [Toetoe] revenait à table et le roi lui versait de l'alcool (*spirits*) qu'il buvait à table. Le frère Nott écrit que quand il se rendit chez le roi pour travailler à la traduction des Écritures, ce vil individu était allongé à terre et dormait. Quand il fut réveillé par le roi, il fut fâché et pleura comme un enfant. Le roi alors le cajola et le consola. Ce jour-là, le frère Nott nous informa encore, nos frères Bourne, Darling et moi-même, qu'il [Toetoe] est [toujours] tout près du roi, que le roi ne peut supporter de ne pas le voir, ne serait-ce qu'une minute, et que, pendant le travail de traduction, le frère Nott étant sur un canapé (*couch*) et le roi sur un autre, cette créature détestable se met fréquemment entre les deux, et le frère doit détourner le regard pour ne pas voir ce qui se passe mais ne peut éviter d'entendre les bruits choquants qui lui parviennent [pas de détails]. Comme on peut s'y attendre, le roi n'accorde aucune attention à sa femme et semble ne pas du tout se soucier de son jeune fils, qui était toute la journée dans notre maison, mais le roi ne cherchait aucunement à savoir où il était. (Crook, journal de 1821, entrées du 6 février et du 2 mars)

Ici s'arrête la compilation qu'Oliver a pu rassembler.

La pratique sexuelle et le « péché abominable de la sodomie » : révision historique

On devine les conséquences de ce genre de récits qui ont circulé en Europe. L'absence de descriptions du rôle social, villageois et familial des efféminés Mahoo, et l'obsession de ne parler que de leur sexualité, avec l'effet de cumul dû à la répétition des mêmes phrases d'un visiteur à l'autre, ont produit la fausse idée selon



Chapitre 2

AUTRES SOURCES ANCIENNES POUR LA POLYNÉSIE : HAWAÏ'I, TONGA, SAMOA

Les notations anciennes pour les « Mahoo » de Tahiti sont uniques par la précision sur l'aspect physique et l'intimité. Mais que sait-on de l'existence de personnes comparables à ces « Mahoo » dans d'autres parties de l'ancienne Polynésie pré-missionnaire ? Comme les sources sur Tahiti sont toujours celles citées à propos de cette question, on peut être tenté d'en conclure que la présence des hommes féminins dans la Polynésie ancienne, du moins une présence bien attestée et pas seulement supposée, se limitait à Tahiti. Ce serait une erreur, car on dispose de sources précises pour Hawaï'i, même si elles ne sont pas souvent citées. Et on dispose de notations, certes très restreintes, pour Samoa et Tonga, mais qui deviennent importantes dans la mesure où elles permettent de constater la présence ancienne en Polynésie occidentale — et donc, en ajoutant Tahiti et Hawaï'i, on peut sans doute généraliser pour toute la région. Ce chapitre présente et analyse les informations disponibles.

Pour Hawaï'i, comme nous n'y reviendrons que brièvement au cours des chapitres suivants, on complètera l'examen des sources anciennes avec celui de la terminologie contemporaine appliquée aux transgenres, et un bref compte rendu des débats et innovations en cours, en comparaison avec Tahiti : le doublet tahitien *māhū/raerae* se retrouve là-bas, d'une certaine manière, avec la distinction récente entre *māhūwahine* et *māhū* tout court.



HAWAÏ'I

Le cas hawaï'ien est documenté dès la première rencontre avec les Européens, soit en 1778 avec l'expédition du capitaine Cook. Il est vrai que les notations sont bien moins nombreuses que pour Tahiti et, de ce fait sans doute, sont restées longtemps ignorées. Cependant, les journaux de bord (ceux des officiers et celui d'un civil, John Ledyard dont le journal sera accessible plus tard) mentionnent à plusieurs reprises la présence et le rôle d'hommes, appelés *aikāne*, qui furent à la fois des intermédiaires officiels entre les chefs et les Anglais et qui avaient avec ces chefs des relations intimes. Une étude a été consacrée à compiler ces sources (Morris 1990). L'article est long (32 pages), mais la majorité des pages sont des commentaires de Morris, de nature historique ou comparative, ou encore des citations certes de l'époque mais sur le contexte. On se limitera ici aux citations qui concernent précisément les *aikāne*, que nous prenons en compte intégralement et traduisons ci-dessous. On peut faire confiance à l'auteur pour avoir scruté à peu près tout ce qui était disponible¹⁹ (mais voir ci-dessous un bref ajout par Chun 2006).

Les notes de 1778

Les Anglais écrivent « Ikany, Takanee, l'car'nies, etc. » pour le mot hawaï'ien *aikāne* qui désignait ces personnes. Les commentaires anglais ne décrivent pas précisément l'habillement ou les manières efféminées. On ne trouve aucune description précise sur ce que serait le quotidien de ces hommes en relation aux activités des femmes (voir citations in Morris *id.* : 29-33). Les contacts des Anglais s'étant limités à des interactions officielles et brèves, on peut simplement savoir que ces hommes pouvaient avoir un statut officiel suffisamment important pour être un intermédiaire entre les chefs

19. R. J. Morris, résident à Hawaï'i, locuteur de l'hawaï'ien, est un universitaire et juriste (retraité depuis 2011), militant de longue date pour les droits des minorités sexuelles LGBT, spécialiste des droits des autochtones hawaï'iens, ancien conseiller juridique pour l'État hawaï'ien au début de l'épidémie du HIV, et par ailleurs, spécialiste du monde culturel et juridique chinois (voir son site [robertjmorris.net]). Il a consacré de nombreuses années à la question des relations de même sexe dans le Hawaï'i ancien et contemporain et a beaucoup publié sur ce sujet.

et les visiteurs. Une seule chose est répétée : chaque « chef » avait à ses côtés, en plus des « épouses » et « concubines », des jeunes hommes « pour son amusement » (*for his amusement in his leisure hours*) : « pratique diabolique (*infernal practice*), mais apparemment les chefs n’y voient aucune infamie », regrettent les visiteurs européens (*nor do I suppose they imagine any degree of infamy in it*). Voici, regroupées, les unes à la suite des autres, toutes les notations anglaises. Comme précédemment, nous ajoutons parfois entre parenthèses les mots anglais. Entre crochets, on trouvera soit une explication de notre part, soit la transcription par Morris en hawaïen des mots locaux ou noms propres écrits par les Anglais (avec sa graphie particulière, comme l’accent circonflexe pour le macron). Les notes ont été ajoutées par nous.

Parmi les chefs qui vinrent à bord de la *Resolution* il y avait un jeune homme appelé Pareea ; nous avons vite compris qu’il détenait une grande autorité²⁰. En se présentant au capitaine Cook, il lui dit qu’il était *jakanee* vis-à-vis du roi de cette île²¹. [...] Nous n’avions pas de doute sur ce que l’appellation *Takanee* signifiait. Le chef *Terreeoboo* [Kalani’ōpu’u] en avait cinq, tous des hommes de haut statut, en fait tous les chefs en avaient. [...] Chaque *Aree* [*ali’i*], selon son rang, gardait de nombreuses femmes et de nombreux jeunes hommes, des l’*car’nies* comme ils les appellent, pour leur amusement durant les moments de loisirs ; ils parlent de cette pratique diabolique avec la plus parfaite indifférence, et je suppose qu’ils n’y voient aucune infamie, si peu que ce soit. [...]

Le reste de la suite de *Kariopoo’s* [Kalani’ōpu’u] était composé de chefs de rang inférieur, qui avaient des fonctions en rapport à sa personne et qui avaient pour titre *E-ra-we-ra-we* [*he lawelawe* : « *a minister* » selon Morris]. On nous a dit qu’il en gardait un grand nombre à ses côtés, et que leur rôle était de s’occuper de lui et de le nourrir²². Un autre groupe à son service est composé d’un grand nombre de suivants qu’ils appellent *Ikany* et qui sont de plus haut statut que les

20. Plus loin le récit indique comment ce Pareea pouvait ordonner à tous les Hawaïiens à bord de se déplacer, ou à ceux dans les pirogues alentour de s’éloigner, à la demande de Cook.

21. Ce premier extrait est aussi dans Chun (2006 : 15). Le « roi » était Kalani’ōpu’u.

22. On sait que dans l’ancienne Polynésie, un chef de très haut rang ne pouvait pas toucher de ses mains sa nourriture ; d’autres devaient la préparer et la lui mettre en bouche.

Erawe-rawe. On y trouve Parea [Palea] et Cani-Coah [Kânekoa] et leur occupation est de commettre le Péché d'Onan avec le vieux roi (*and their business is to commit the Sin of Onan upon the old King*). Aussi étrange que cela paraisse, c'est un fait, comme nous l'avons appris à la suite des nombreuses questions que nous avons posées au sujet de cette curieuse coutume (*This, however strange it may appear, is fact, as we learnt from frequent Enquiries about this curious Custom*) ; c'est une fonction qu'ils estiment honorable et ils nous ont souvent demandé, quand ils voyaient parmi nous un beau jeune homme, s'il était un Ikany pour certains d'entre nous. La reine Kanecapoo-rei [Kânei-kapôlei] était avec lui [le vieux roi] ; elle avait eu de lui plusieurs enfants malgré le fait que le vieux roi garde près de lui un certain nombre de Ikany-s, et on dit qu'il a de nombreuses concubines.

[...] les chefs de premier rang vivent sur un grand pied, ont des serviteurs pour les nourrir, ont autant de concubines et d'épouses qu'ils le souhaitent ainsi qu'un bon nombre de jeunes hommes officiellement appelés Ikany ; on nous a expliqué leur fonction officielle (*office*) et nous avons toutes les raisons de croire qu'ils n'ignorent pas cette pratique criminelle et contre nature qui ne devrait jamais être mentionnée.

[...] Lui-même [le roi] et un grand nombre de ses suivants prirent leurs quartiers pour la nuit à bord de notre navire. Parmi eux il y avait un jeune homme dont le roi paraissait très entiché (*very fond*), ce qui ne nous surprenait pas du tout puisque nous avons eu plusieurs occasions d'avoir à connaître cette part détestable de son [du roi] comportement, qu'il ne cherchait aucunement à cacher.

Cette coutume est la sodomie (*sodomy*), courante sinon généralisée parmi les chefs, et qui nous a paru être une de leurs particularités dans la mesure où nous n'avons rien vu de semblable parmi les gens du commun. Comme c'était la première fois qu'il nous était donné de voir cela dans nos voyages, nous attendions que l'opportunité nous permette d'avoir des preuves circonstanciées avant de tirer les conclusions de nos premières indications. Il y a une intimité (*cohabitation*) entre les chefs et les plus beaux jeunes hommes d'environ 17 ans que les chefs peuvent trouver ; ces jeunes sont appelés Kikuana, ce qui signifie dans leur langue avoir une relation²³. Ces

23. Morris (*id.* : 39) remarque que cette information (donnée par Ledyard) est la seule où l'on

jeunes suivent les chefs partout où vont ces derniers, et ils reçoivent la même attention rapprochée que ce que reçoivent les femmes dans ces autres pays où la jalousie est un sentiment intense et prédominant. Les chefs en sont profondément entichés (*extremely fond of them*) et, par une inversion choquante des lois de la nature, ils accordent à ces jeunes hommes toute l'affection que l'on réserve habituellement pour l'autre sexe.

[...] Karana-toa [Kalanikoa], le frère de Teeave [Keawe], se trouvant aujourd'hui à bord de la *Resolution* et apercevant [parmi nous] un beau jeune homme dont l'allure lui plaisait beaucoup, offrit six grands cochons au capitaine [désormais Clerke²⁴] en lui demandant s'il acceptait de prêter son Ikany — voilà de quelle manière étrange ces Indiens sont dépravés.

Cette citation est la dernière de celles réunies par Morris.

« Le Péché d'Onan » et la « sodomie »

Arrêtons-nous un moment sur deux phrases. La première : « cette part détestable de son [du roi] comportement, qu'il ne cherchait aucunement à cacher. Cette coutume est la sodomie, courante sinon généralisée parmi les chefs ». On y retrouve la manière de certains commentaires déjà rencontrés pour le Tahiti ancien. Tout ce que nous avons dit sur l'ambiguïté et la fluctuation du sens de la notion dans l'Europe de l'époque, et sur son emploi par les premiers visiteurs à Tahiti, est évidemment valable pour les récits des premières rencontres à Hawai'i.

Une autre phrase a souvent été reprise, mais de façon non conclusive, dans les discussions sur le Hawai'i ancien : « et leur occupation (*their business*) est de commettre le Péché d'Onan avec/sur (*upon*) le vieux roi²⁵ ». Il s'agirait donc de masturbation

trouve ce terme. Il cite d'autres travaux qui y ont repéré le mot *kaiku'ana*, un terme de référence pour germains de même sexe (qu'il y ait ou pas une différence d'âge) et qui ont précisé que ce terme peut être utilisé comme un signe d'affection et de respect. (On se demande alors pourquoi, dans la suite de son commentaire, Morris s'interroge sur cet usage du mot « frère » et sur une « homosexualité incestueuse », alors qu'à l'évidence il s'agit d'un terme classificatoire et affectif – sans parler du fait que, à notre connaissance, dans la Polynésie ancienne et contemporaine, la notion d'inceste n'a de sens que dans le rapport hétérosexuel).

24. Le capitaine Cook venait d'être tué.

25. Dans des écrits universitaires (voir Archer 2018 : 49 ; Neill 2009 : 41 ; Wilson 2003 : 196 et bien d'autres),

sur/pour/avec... En fait il s'agit là encore du frottement entre les cuisses, comme une étude récente a pu l'établir.

Malcom Nāea Chun, « Cultural Specialist », à l'université de Hawai'i, dans le Curriculum Research and Development Group, a produit une transcription de l'original et une traduction de Malo (Chun ed., 1996), ainsi qu'un bref bulletin intitulé *Gender roles in traditional society*, où il cite quelques autres études récentes, toujours sur les mêmes sources (Chun 2006). Chun mentionne que parmi la suite du grand chef Kalani'ōpu'u, le jeune homme nommé Palea évoqué ci-dessus (les Anglais écrivent : Parea, Parrear, etc.) se présente comme étant « *jakanee to the king* » et semble avoir une grande autorité sur les autres Hawai'iens présents, ce jour-là et les suivants²⁶.

Un mot sur cet auteur hawai'ien, Malo, étudié par Chun. Né vers la fin du XVIII^e siècle, mort en 1853, David (ou Davida) Malo, devint étudiant d'un missionnaire dans les années 1820, puis anima un groupe d'historiens autochtones (mais travaillant avec les missionnaires) et devint l'un des Hawai'iens considérés parmi les plus savants sur l'époque ancienne. Malo et son groupe écrivirent en hawai'ien dans les années 1830, le texte fut traduit en anglais cinquante ans plus tard, en 1898, sous le titre *Hawaiian Antiquities (Mo'olelo Hawaii, cf. note 33 p. 76)*, cité et commenté par d'autres, réédité en 1951, puis récemment retranscrit et retraduit (Malo 1951, Malo [Chun ed.] 1996).

Malo avait écrit sur le chef Līloa et ses *aikāne*. Il n'est pas clair si les ajouts entre crochets indiqués en anglais, et que nous reproduisons et traduisons littéralement ci-dessous, sont de Chun ou d'un autre historien hawai'ien de l'époque, Kamakau (1996), qui citait Malo, ou bien de Malo lui-même :

[...] faisait *hana ma'i* [masturbation (*masturbation*)] avec un compagnon qui dormait [...], en secret sans mettre qui que ce soit au courant. C'est ce dont on se souvenait à l'époque du règne de Līloa. Līloa avait fait d'une certaine personne son favori (*his favorite*)

mais aussi la littérature journalistique dans laquelle, à partir de cette phrase, on s'est dit que la « véritable histoire » de Hawai'i fut « étonnamment *queer* (*real history [...] surprisingly queer*) » (article de sept. 2003 « Mythical Maui » dans la revue *Out*, p. 122, à destination du « *queer visitor to a popular Hawai'ian island* ».

26. Voir Chun (2006 : 16-17), citant Barrow (1999), Sahlins (1981), Salmond (2003) (tous trois ont étudié des sources de la visite de Cook) et Malo (dans la transcription de Chun ed. 1996).

(*punahele*) [...] À la mort de Līloa, les gens demandèrent à ce *punahele* : «quelles connaissances avais-tu [qui t'ont conduit à] ton statut de *punahele* de la part de Līloa ?» Cette personne répondit : «il faisait *hana ma'i* sur moi sur [entre ?] mes cuisses” (*he performed hana ma'i on me on [between ?] my thighs*). Les amis écoutèrent et c'est de là que le *moe aikāne* [dormir avec des compagnons (*sleeping with companions*)] devint une pratique bien établie (*pa'a loa*), depuis ce temps et jusqu'à l'époque de Kamehameha I^{er}. (304) (Chun 2006 : 16, citant Malo [Chun ed.] 1996 : 304)

Il s'agirait, selon Chun, de la plus ancienne mention de la relation *aikāne*.

On ne peut savoir comment comprendre cette historisation ou mythification qui donne un passé lointain et un statut élevé à la pratique du «*hana ma'i*». Véritable fonds légendaire très ancien, ou besoin des savants hawai'iens du début du XIX^e siècle de rehausser l'image de ce que les Européens appelaient avec mépris et condamnation la «sodomie» ?

Quoi qu'il en soit, nous retrouvons ici ce que nous avons retenu des notations anciennes concernant les Mahoo/*māhū* tahitiens du XVIII^e siècle. Quand on possède des descriptions de l'acte physique, il s'agit de fellation et de frottement sur/entre les cuisses. Pour le Hawai'i ancien comme pour le Tahiti ancien, il ne faut donc pas se méprendre en rencontrant le terme «sodomie» dans les commentaires européens de l'époque. Nous verrons que deux siècles plus tard, les pratiques n'ont pas changé, du moins dans les communautés villageoises (Tahiti, Tuamotu, Samoa).

Le choix personnel

Dans les mots de Malo sur le chef Līloa, nous retrouvons aussi la notion de «favori» déjà notée à propos de Tahiti. La remarque se prolonge. En examinant le manuscrit original de Malo, Chun a relevé un passage jusque-là passé inaperçu, qui portait sur un autre sujet, avec des mots barrés par l'auteur. Chun en propose une traduction. Il s'agit de Wākea et Papa, figures à la fois cosmogoniques (le Ciel et la Terre) et humaines (couple à l'origine des divers grands chefs *ali'i* de Hawai'i) :

(Bligh:)

On my visit this morning to Tynah and his Wife, I found with her a person, who altho I was certain was a Man, had great marks of effeminacy about him and created in me certain notions which I wished to find out if there were any foundations for.

On asking Iddeeah who he was, she without any hesitation told me he was a friend of hers, and of a class of people common in Otaheite called Mahoo. That the Men had frequent connections with him and that he lived, observed the same ceremonies, and eat as the Women did. The Effeminacy of this persons speech induced me to think he had suffered castration, and that other unnatural and shocking things were done by him, and particularly as I had myself some Idea that it was common in this sea. I was however mistaken in all my conjectures except that things equally disgusting were committed. Determined as I was either to clear these people of such crimes being committed among them, or to prove that they were so, I requested Tynah to inform me, which as soon as I had requested it, a dozen people and even the Person himself answered all my questions without reserve, and gave me this Account of the Mahoos.

These people, says Tynah, are particularly selected when Boys and kept with the Women solely for the caresses of the men, here the Young Man took his Hahow or Mantle off which he had about him to show me the connection. He had the appearance of a Woman, his Yard & Testicles being so drawn in under him, having the Art from custom of keeping them in this position; those who are connected with him have their beastly pleasures gratified between his thighs, but are no farther Sodomites as they all positively deny the Crime. On examining his privacies I found them both very small and the Testicles remarkably so, being not larger than a boys of 5 or 6 Years old, and very soft as if in a State of decay or a total incapacity of being larger, so that in either case he appeared to me [as] effectually a Eunuch as if his stones were away. The Women treat him as one of their Sex, and he observed evry restriction that they do, and is equally respected and esteemed

It is strange that in so prolific country as this, Men should be led into such sensual and beastly acts of gratification... (Bligh 1789:11, 16-17)

(Mortimer:)

Now I am upon the subject of these kind of entertainments, I cannot help relating a very droll occurrence that happened in consequence of one of their nocturnal Heivas. Attracted by the sound of drums, and a great quantity of lights, I went on shore one night with two of our mates to one of these exhibitions. We seated ourselves among some of our friends, whom we found there; when one of the gentlemen who accompanied me on shore took it into his head to be very much smitten with a dancing girl, as he thought her; went up to her, made her a present of some beads and other trifles, and rather interrupted the performance by his attentions; but what was his surprize when the performance ended, and after he had been endeavouring to persuade her to go with him on board our ship, which she assented to, to find this supposed damsel, when stripped of her theatrical paraphernalia, a smart dapper lad. The Otaheiteans on their part enjoyed this mistake so much, that they followed us to the beach with shouts and repeated peals of laughter; and I dare say this event has served as a fine subject for one of their comedies. (Mortimer 1791:47)

(Morrison:)

Besides the different Classes & Societys already discribed they have a Set of Men Calld Mahoo. These Men are in some respects like the Eunuchs in India but are Not Casterated. They Never Cohabit with weomen but live as they do; they pick their Beards out & dress as weomen, dance and sing with them & and are as effeminate in their Voice; they are generally excellent hands at Making and painting of Cloth, Making Matts and evry other Womans employment. They are esteemed Valuable friends in that way and it is said, tho I never saw an instance of it, that they Converse with Men as familiar as weomen do—this however I do not aver as a fact as I never found any who did not detest the thought. (Morrison 1935: 238)

(Edwards and Hamilton:)

To this island . . . [Tetiara] they also send boys for the same reason [i.e., to “become fair by living on fish, and low diet”] whom they keep for abominable purposes. (Edwards and Hamilton 1915:113)

(Jefferson ☺)

Something that was seen among the people today shews us these heathens, like the heathens of old, are given up to vile affections; the men leaving the natural use of the woman, burn in their lusts one towards another, men with men working that which is unseemly. Indeed it is said that Otoo [Tu] never cohabits with his wife but has a number of boys with whom he satiates his passion. (Jefferson, Journal, 8 June 1799, LMS Archives)

(Wilson☺)

In various districts of the island there are men who dress as women; work with them at the cloth; are confined to the same provisions and rule of eating and dressing; may not eat with the men, or of their food, but have separate plantations for their peculiar use. (Wilson 1799:156)

As I fixed my eyes upon the fellow [the mahu], he hid his face: this I at first construed into shame, but found it afterwards to be a womanish trick.

These mawhoos chuse this vile way of life when young: putting on the dress of a woman, they follow the same employments, are under the same prohibitions with respect to food, &c. and seek the courtship of men the same as women do, nay, are more jealous of the men who cohabit with them, and always refuse to sleep with women. We are obliged here to draw a veil over other practices too horrible to mention. These mawhoos, being only six or eight in number, are kept by the principal chiefs. So depraved are these poor heathens, that even their women do not despise those fellows, but form friendships with them. This one was tayo to Iddeeah. (Wilson 1799:198)

(Jefferson ☺)

Several women from Oriatteea arrived in the district. Some of them gained admittance into br. Henry’s apartment, to see it; among them Was a man, no otherwise to be distinguished from the women but by a little coarser features & rougher voice: this man keeps himself for the abominable sin of sodomy. We have lately learnt it is usual for some persons from their youth to set themselves apart for this base purpose. They go among the women, observe all their customs, eat & drink & sleep with them & do all the offices of females in making cloth &c. and prostitute their bodies to men for the above sin. They never cohabit with women, but only with men. They are not paid by men, but pay men for sinning with them. Some of them are so effeminated as not to be distinguished by their countenances, voices or manners from the women. They are, when spoken to, called by the same name of endearment that men use to women, & women to women, Pattaa . . . as also for the sin of bestiality (which the Otahietean are guilty of with dogs), they seem surprised. Besides these sodomites, who are common in the land, the society of arecoies, have generally when they travel about in companies, one woman for the whole company. (Jefferson, entry 22 August 1800, LMS Archives)

The chief of Hapyano was detected committing an act of bestiality with another man, which perhaps had not existence even in Sodom and Gomorrha.

While the brethren were engaged at an exercise of the language in one of br. Henry's apartments the chief and two or three others were present. For a little time the chief laid himself down in the room upon one of his attendant's cloth as if to sleep. After we had concluded our exercise we went out, and br. Henry unwilling to disturb Paete [the chief of Hapyano] left him and his man in his room by themselves. Not long after having the occasion to go back for something and entering suddenly, he saw sufficient to assure him a most singular and horrible species of bestiality was committing; the chief having in his mouth the other's _ . The most unnatural lusts are indulged by the Otaheiteans perhaps to as great an excess as in any nation under the sun. (Jefferson February 12, 1801)

(Oliver:) Additional information on fellatio is contained in a postscript commentary to Turnbull's account, in which he described mahu as “. . . a set of men . . . whose open profession is of such abomination, that the laudable delicacy of our language will not admit it to be mentioned” (1813:382). Subsequently Turnbull was prevailed upon to overcome his scruples, with the result that the “abomination” in question was briefly described in print: “They put the penis into the unfortunate's mouth, and go on to emit the semin, which the wretch eagerly swallows down as if (it) were the vigor and the force of the other; thinking no doubt thus to restore himself greater strength (or manhood) . ”

(Crook ☺

The prominent chief Pomare II [...] his favorite having been an individual (perhaps a *mahu*) named Toetoe, with whom, according to the Reverend Crook, he once “lived in a horrid manner at Matavai” (Journal, 2 March 1821, LMS Archives) [...]:

At dinner . . . [Pomare's] detestable pander sat along side of him on a low seat. The King cut some meat put it in a plate & gave it him & he took it back & eat it. [Presumably, back to the eating place reserved for women.] Afterwards he came to the table again, the King poured him out spirits which he drank at the table. Br Nott reports that when he has gone to the King to translate the Scripture, this Vile fellow has lain asleep & when the King awoke him at one time he was offended and cried like a child. The King then coaxed him and made it up with him. Br Nott also informed the brethren Boume Darling & myself this day that he is very near to the Kings person who cannot bear him out of his sight for a minute and that when he is translating the Scriptures with the King, he (Br N) on one couch & the King on another this detestible wretch is frequently between them, and he is obliged to turn his head from them to his book to avoid seeing what passes and still gets his ears shocked with what he hears. The King as we may expect pays no attention to his wife & seems to have no concern at all about his infant son, who was at our house most of the day, but the king made no inquiry after him. (Crook, Journal, 6 February 1821, LMS Archives).

Compilation par Morris des textes du Capitaine Cook et de sa suite, lors de la visite à Hawaii :

We had no doubt of what an Takanee meant. Terreoboo [Kalani'ōpu'u] has five of them, who are men of the first Consequence, indeed all the Chiefs had them. (King, en mars 1779 ; Morris *op. cit.*, p. 29)

Every Aree [ali'i] according to his rank keeps so many women and so many young men (l'car'nies as they call them) for the amusement of his leisure hours; they talk of this infernal practice with all the indifference in the world, nor do I suppose they imagine any degree of infamy in it. (Clerke, mars 1779 ; Morris *op. cit.*, p. 30).

The rest of Kariopoo's [Kalani'ôpu'u] Train were Chiefs of inferior Rank who hold offices about his Person and are entitled E-ra-we-ra-we [*he lawelawe* : a minister], of these we were informed he kept a great Number whose Duty it is to attend upon him and feed him. Another Sett of Servants of whom he has a great many are called Ikany and are of superior Rank to Erawe-rawe. Of this Class are Parea [Paea] and Cani-Coah [Kânekoa] and their business is to commit the Sin of Onan upon the old King. This, however strange it may appear, is fact, as we learnt from frequent Enquiries about this curious Custom, and it is an office that is esteemed honourable among them & they have frequently asked us on seeing a handsome young fellow if he was not an Ikany to some of us. The Queen Kaneecapoo-rei [Kâneikapôlei] was with him, who has had several Children by him notwithstanding the old Boy keeps such a number of Ikany's , and they say that he has many Concubines. (Samwell, janvier 1779 ; Morris *op. cit.*, p. 30-31).

[...] Chiefs of the first rank ; they live in great State, have servants to feed them, , have as many Concubines and Wives as they please, and a number of young fellows under the Title of Ikany whose office has been before explained, & we have great reason to think that that Unnatural Crime which ought never to be mentioned is not unknown amongst them. (Samwell février 1779, Morris p. 31)

He with many of his attendants took up his quarters on board the ship for the Night: among them is a Young Man of whom he seems very fond, which does not in the Least surprise us as we have had opportunities before of being acquainted with a detestable part of his Character which he is not in the least anxious to conceal. (Samwell, février 1779 ; Morris *op. cit.*, p. 31).

The custom alluded to is that of sodomy, which is very prevalent if not universal among the chiefs, and we believe peculiar to them, as we never saw any appearance of it among the commonalty. As this was the first instance we had ever seen of it in our travels, we were cautious how we credited the first indications of it, and waited untill opportunity gave full proof of the circumstance. The cohabitation is between the chiefs and the most beautiful males they can procure about 17 years old, these they call Kikuana, which in their language signifies a relation. These youths follow them wherever they go, and are as narrowly looked after as the women in those countries where jealousy is so predominant a passion; they are extremely fond of them, and by a shocking inversion of the laws of nature, they bestow all those affections upon them that were intended for the other sex. (Ledyard, no date ; Morris *op. cit.*, p. 32)

Karana-toa [Kalanikoa], brother to Teeave [Keawe] by the fa- ther's side, being on board the Resolution to day and seeing a handsome young fellow whose appearance he liked much, offered six large Hogs to the Captain [now Clerke] if he would let him stand his Ikany [aikane] for a little while, such is the strange depravity of these Indians. (Samwell, mars 1779 ; Morris *op. cit.*, p. 33).